

LA RÉVOLUTION

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

LE DEVOIR PRÉSENT. **Bernard Lazare.**
 RAVAGHOL EN COUR D'ASSISES. **Édouard Drumont.**
 COCORICO. **Jean Richepin.**
 L'ÉTAL AUX VÉRITÉS. **Hector France.**
 L'ANARCHIE CHEZ LES PRIMITIFS. **Henri Coudreau**
 LE TRAMP. **Emélie Alexandré-Marius.**
 MÉLANGES ET DOCUMENTS.

LE DEVOIR PRÉSENT

J'ai connu, dans un coin de province, un malheureux bedeau de cathédrale, infirme de corps et d'esprit, qui avait gardé en sa mémoire quelques mots, quelques phrases même des sermons de son curé. Il aimait à les répéter sans encombre le sens, et il leur attribuait d'autant plus d'importance qu'il en avait une idée imprecise. Ainsi, parlait-il de Dieu, de l'âme, de la foi, de la charité, du devoir, et, convaincu que sa pauvre et débile cervelle était le miroir de ses contemporains, il disait : « nous autres » en dissertant confusément de ces très hautes choses. M. Paul Desjardins me représente assez bien ce bedeau. Il en a la candeur un peu naïve, la présomption désagréable, et même l'incertitude grammaticale, comme la robuste incompréhension.

Étant donnée la silhouette d'un semblable protagoniste, quelques bons esprits pourront légitimement s'étonner qu'on ajoute importance à ses discours. A cela je répondrai qu'il existe de par le monde des êtres naïfs qu'il est bon de préserver des déclamations pompeuses et vides, en leur montrant la vanité et l'insuffisance. D'autre part, M. Desjardins semble avoir été choisi par quelques généraux empanachés de ridicule, pour racoler des âmes, et les enrôler dans le régiment de l'idéal, sous la bannière de quelques-uns des plus mauvais écrivains de ce temps. Il a été chargé par une demi-douzaine d'agitateurs suisses et méthodistes, de rédiger le manuel du parfait conscrit du Devoir, et il nous offre, aujourd'hui, ce guide-âme, écrit en ce mauvais français, qu'il tient de M. de Gasparin, d'Édouard Rod et de M. d'Haussonville, avec le geste d'un saint représentant l'évangile. Ce *Devoir présent* nous arrive, portant en tête l'imprimatur de MM. Lavisse et de Vogué — je ne veux pas parler de l'approbation tacite qu'ont donnée Frédéric Passy et l'inoubliable sénateur Bérenger.

Les questions que ce manuel agite sont d'une incontestable gravité, et si, pour sa commodité personnelle, M. Desjardins emprunta parfois des tropes à Catino, elles ne peuvent faire oublier l'intérêt de son sujet. Après quelques années de pratique universitaire, et à la suite

de quelques pesants articles que, seul, put accueillir le *Journal des Débats*, M. Desjardins s'aperçut que la détresse morale de ses contemporains était fort grande. Préparé par de fortes études, s'étant assimilé les œuvres complètes de M. Charles Secrétan et quelques discours idéalistes de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, il se fit fort de trouver le remède à ce mal, et, après de longues méditations, il est arrivé à une conception philosophique qui, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins curieuse.

L'humanité a une destinée, nous dit-il. Un nombre considérable d'apôtres et de métaphysiciens, ont affirmé cela depuis longtemps, ils ont même étayé leur affirmation de raisons solides sinon convaincantes. Aussi n'est-ce pas de répéter après eux cet aphorisme, que s'enorgueillit M. Desjardins, c'est de le répéter sans raison qu'il est fier, et sans raison il déclare, avec une ingénuité charmante, qu'il ignore ce que veut dire le mot humanité et le mot destinée. Pour les amateurs de formules nettes, l'assertion de M. Desjardins peut se réduire à ceci : *Je ne sais quoi, aspire à je ne sais quoi.*

Il est de toute évidence que le plus déséquilibré des hommes trouvera dans une telle déclaration un reconfort préalable, qui ne pourra manquer de le soutenir dans l'adversité et la douleur, en admettant que la religion ait été impuissante à cela.

Cette ignorance préliminaire, capable d'arrêter des esprits vigoureux, n'a fait qu'exciter M. Desjardins à chercher le moyen le plus sûr et le plus commode, pour conduire cette inconnue qu'il aime « *d'un profond mais incommunicable amour* » vers je ne sais quoi si désirable. Quoique sachant peu de choses, — car sa « *conscience n'est pas assez pure* » — M. Desjardins sait, avec M. de La Palisse, que l'humanité est composée de tous les hommes, et que cette humanité ayant une destinée, tous les hommes doivent y participer. Donc, conclut-il, cette destinée « *sera obtenue par la bonne volonté.* » Bien que ce raisonnement ait quelque vraisemblance avec le célèbre « *Voilà pourquoi votre fille est muette* », M. Desjardins le ressasse avec complaisance, et, non sans satisfaction, il proclame : « *C'est quelque chose déjà que de savoir cela.* » Quelques-uns trouveront que c'est trop, d'autres, par contre, trouveront que ce n'est pas assez. Sans s'arrêter à ces critiques possibles, M. Desjardins va marcher dans le sentier que sa bonne volonté a su découvrir : il aura pour guide la volonté du bien et le sentiment du devoir. N'allez pas lui demander ce qu'est le Bien, ni ce que peut être le Devoir, il l'ignore, il ignore tout, car sa conscience n'est pas assez pure : il ne sait rien, et ne croyez pas que ce soit par fausse humilité qu'il le confesse, il ne sait vraiment rien : l'attentive lecture de sa prose le démontre surabondamment.

Aussi, a-t-il de l'ignorant, la facilité à trancher de toutes choses et la paisible impertur-

tabilité. Sa conception si spéciale l'illumine à tel point, qu'on peut voir, dit-il, son visage briller d'une divine gaité, cette divine gaité, sans doute, qu'on remarque chez de jeunes microcéphales jouant avec des baudruches que leur faible souffle fut incapable de gonfler ; et son allégresse est telle, qu'elle « *doit rayonner sans doute à travers chacune de ses paroles* ». On découvre, en effet, au milieu du fatras calviniste de ces phrases incorrectes, la jubilation des pauvres d'esprit à qui des lois trop indulgentes ont permis de toucher aux choses sacrées.

Mais c'est peut-être trop railler. Il serait mauvais de donner, à ce quarteron de clergymens, le facile prétexte d'un scepticisme qui leur permettrait de négliger nos critiques. M. Desjardins déclare que « *tout ce qui nous entoure est vicieux* », que « *beaucoup des enfants qui jouent dans les promenades sont malades* », que toute la société « *vit de sensations* », qu'elle manque de noblesse, et qu'il est nécessaire de lui créer un idéal. Je veux bien admettre ces prémisses : l'effroyable décrépitude de la bourgeoisie, son âpreté, l'ignominie de ses vices, sa négation obstinée de tout ce qui, autour d'elle, représente le beau, ou le bien qui est la justice, justifient les phrases de M. Desjardins, quelques mauvaises qu'elles soient et malgré qu'elles n'aient que la valeur d'une répétition. Ce que je me refuse à croire, ce que beaucoup se refuseront à croire avec moi, c'est que M. Desjardins, comme MM. Lavisse et de Vogué, ait qualité pour nous indiquer cet idéal et pour nous conduire vers lui.

En admettant que la race des grands hommes soit disparue, en admettant qu'il ne reste aujourd'hui nul haut et puissant esprit capable d'élever la voix — et ceci reste à démontrer, comme tout ce qu'avance M. Desjardins — ce n'est pas à un pédant bouffi de prétention, à un universaire que l'ambition dessèche, et à un gentilhomme nuageux et enthousiaste à vide que nous voudrions confier notre salut, si tant est que nous ayons à le faire. Des héros et des génies ont vécu, ils ont parlé et l'écho de leurs voix n'est pas mort encore, encore nous savons l'entendre et l'écouter.

Depuis le vieil Eschyle, bien des philosophes et bien des poètes se sont posé la question redoutable : Vivons-nous en vain, ou avons-nous un but ? Nous avons su, nous savons encore interroger Platon et Spinoza, Dante et Montaigne, Pascal et Chateaubriand, Emerson et Carlyle, Kant et Schopenhauer ; assez de lyriques nous ont parlé en ce siècle : Hugo et Lamartine, Vigny et Baudelaire et Leconte de Lisle. Si, près d'eux, nous n'avons pas su trouver la voie qui nous convient, pensez-vous, M. Desjardins, que nous la trouvions dans vos œuvres complètes et encore dans le *Devoir Présent* ? Cette humilité que vous nous prêchez, et que vous avez su pousser jusqu'à l'obséquiosité envers un ministre, cette humilité même vous interdit de le penser. Elle ne vous permet pas de croire

que répéter les paroles d'Emerson, sans toutefois les comprendre, en les dénaturant même, suffit à nous convaincre. Emerson a dit : « *L'homme croit, comme le palmier, de l'intérieur à l'extérieur* ». M. Desjardins redit après lui : « *La vie se développe du dedans* », mais il ne sait conclure qu'à ceci : « *Le bien doit être semé au fond des entrailles du peuple* », et il avoue ignorer ce que peut et ce que doit être le bien. Emerson a dit encore : « *Le Don gratuit est contraire à la loi de l'univers... Les hommes sont secourables par l'intelligence et l'affection. Je regarde comme un leurre toute autre assistance. Si vous affectez de me donner et le pain et le feu, je m'aperçois que j'en paye le haut prix, et en définitive ce service me laisse tel qu'il m'a trouvé, ni meilleur, ni pire. Toute force morale ou mentale, est au contraire un bienfait positif.* » De ce paragraphe, M. Desjardins tire quelques lourdes pages, sur le régime blâmable de l'aumône. « *Le vrai bien, dit-il, est la valeur morale, l'effort, le mérite... Le rôle de petites Providences d'une foule inerte n'est plus de ce temps,* » et il ajoute : « *Il est temps de substituer au principe de l'aumône, le principe du Réveil,* » substituant ainsi lui-même, aux fortes et belles pensées d'Emerson, une creuse formule : tel le singe qui déforme de sa main grossière l'argile d'une statue divine, rencontrée par hasard.

M. Desjardins a trop et pas assez lu Emerson. S'il l'avait étudié, pour autre chose que pour lui emprunter quelques-unes des idées qui lui manqueront toujours — puisqu'il n'a même pas la scrupuleuse fidélité du scribe — il aurait vu qu'Emerson fait, dans l'œuvre de salut, une part peu considérable aux médiocres, et certes il n'aurait pas mis M. Desjardins parmi les « Représentants de l'Humanité », parmi ces conducteurs de peuple qui nous « *initient à de nouveaux champs d'activité.* »

Pour pouvoir initier à l'activité, il faut savoir ce que c'est qu'agir. M. Desjardins manque à cette première condition. Prêcher l'action est bon; ne voir l'action que dans le simple fait d'aller tuer des nègres au Cabon, dans cet autre plus mince encore de penser toujours à l'Alsace-Lorraine, est d'une conception peu géniale. Mais voir le summum de l'action, dans la fondation d'une *Société de Secours moral*, et d'une *Ecole de Liberté*, cela peut confiner à ce ridicule que M. Desjardins affirme ne pas craindre. Il vaudrait sans doute mieux supprimer les « *pauvres logis à Ménilmontant et à Montrouge* », que d'envoyer des fils de bourgeois « *faire l'apprentissage de la vie pendant trois mois* », dans les dits pauvres logis, et cependant tel est encore le dernier champ d'action qu'ont découvert M. Desjardins et les Compagnons de la vie nouvelle. Ainsi, assure-t-il, on obtiendra des caractères, des hommes semblables à ce que furent « *au commencement de notre siècle Bourgeois, un Tocqueville, un Broglie, un d'Haussonville, un Agénor de Gasparin, un Hamand de Melun, un Auguste Cochin.* ». Si tel est le but que poursuivent les maîtres de la jeunesse contemporaine, il me paraît préférable d'annexer immédiatement la France à la Suisse. Dans cette terre d'élection qui a su nous donner tant de moralistes mucilagineux et de maussades écrivains, dans la patrie d'Amiel, de Cherbuliez et d'Edouard Rod, on saura discourir sur les devoirs des époux et des pères de famille, on saura montrer un idéal de camelote, un Saint-Graal de carton-pâte, et ainsi régénérer cette bourgeoisie mourante, que choie et vénère M. Desjardins. Plus sûrement, à Genève, on nous créera la génération que je pressens, génération béate, qui parlera du ciel dans le style de Saint-Sulpice et des sectes anglicanes, qui connaîtra le faux mysticisme, la fausse morale, la fausse grandeur et surtout la fausse beauté; la dernière génération bourgeoise sans doute, car le dégoût qu'elle soulèvera la tuera, puisque, jus-

qu'à présent, la haine qu'elle a provoquée fut insuffisante.

Je ne pense pas que ce soit à cette fin que veulent travailler M. Desjardins, M. Lavis, M. de Vogüé, mais inconsciemment ils y travaillent, et l'horreur qu'ils manifestent pour tout ce qui est art et littérature n'est pas le moins sûr de leurs moyens. L'écrivain doit pour eux être un prêtre, dédaigneux de formes *transitoires* qui sont le verbe, le rythme, ou la magnificence des évocations et des images: un prêtre soucieux seulement de prédication, préoccupé de morale, de morale en action même. C'est la vieille histoire que les sots de tous les temps nous ont contée; celle que bien des sots nous conteront encore: le fond vaut seul, la forme est surégatoire. Des revues se fondent pour soutenir cette doctrine. En mauvais vers, en prose détestable, elles célèbrent la supériorité des pures intentions et de la bonne volonté. Leur nombre croît, il croîtra toujours; demain elles seront légion, les revues qui vont conquérir l'idéal, ayant à leur tête les trois mousquetaires du bien. Je ne reprendrai pas l'antique querelle, elle subsistera tant qu'il y aura d'un côté des artistes et de l'autre des écrivassiers.

Cependant, en terminant, je voudrais dire à M. Desjardins, comme à ceux dont il est le sergent, que la jeunesse française n'est pas toute représentée par l'Association des étudiants et par le Bock idéal. Nous sommes encore beaucoup à penser, qu'agir ne consiste pas uniquement à parodier des assemblées législatives ou des réunions méthodistes, à fomenter de grotesque agitations électorales, à réciter des poèmes mystico-sirupeux, ni même à crier « *Marchons en avant tout en restant en place.* » Nous disons avec Emerson — que M. Desjardins connaît si bien: — « *Nous sommes nous-mêmes en besoin d'activité, nous sommes rongés d'inaction comme d'une rouille. Mais notre travail nous ne l'aimons pas.* » Nous ne l'aimons pas et nous ne devons pas l'aimer, puisque nous savons que: « *Si tel acte n'est nécessaire, s'il n'est adéquat à sa fin, nous n'avons souci de l'accomplir.* » Or, vous ignorez votre fin, et vous en convenez vous-même; comment avec cet inconnu ferez-vous concorder ces actions dont vous parlez? L'action est la tendance qu'a « *l'être à persévérer dans son être* »; ainsi a dit le sage, et sa définition est éternelle. Ceux dont l'être consiste à réaliser des poèmes, à susciter des fictions et des images, agiront en faisant l'œuvre qu'ils ont conçue, autant que le missionnaire qui va prêcher sa foi, autant que le soldat qui va combattre. Par cela seul que le poète a un but, par cela seul qu'il s'efforce à saisir l'esprit des choses, il agit. Il agit, puisqu'il crée. N'agissent pas les êtres qui ne créent rien, qui ne peuvent rien créer, les hommes qui disent avec M. Desjardins: « *Respectons le mystère de notre création future: ne cherchons pas trop à savoir; savoir avant de faire est notre tentation mauvaise: ne nous occupons que d'être des hommes de bonne volonté.* » Quand on ne sait rien « *avant de faire* » on peut être un inutile déclamateur de phrases creuses et incohérentes; on ne sera jamais un créateur, on n'agira jamais.

Si je veux une preuve de ce que j'avance ici, quelques jeunes hommes me la donnent. Ils ont, depuis bien des années déjà, affirmé eux aussi que le poète, l'écrivain était un prêtre, mais un prêtre, comme l'entendait Fichte, un initiateur devant enseigner aux hommes que toute « *apparence est le vêtement de la divinité du monde* », et que toute contingence est le voile d'une essence qu'il faut conquérir. Si les paroles « *sont un papier monnaie par lequel la volonté circule dans le monde* », selon la remarquable définition de M. Desjardins, je crois que les paroles des poètes et des écrivains, dont je veux parler auront servi à « *avertir les simples que le phénoménisme pur n'aboutit*

qu'au bégaïement et à la tautologie, et qu'il reste du mystère dans le monde, en telle façon que nous y sommes plongés » — je cite toujours M. Desjardins. — Et certes, elles auront plus fait, pour cela, que les remarquables articles de M. de Vogüé sur Rome et le chemin de fer Transcaspien, plus encore que la célèbre brochure de M. Lavis: « *La question d'Alsace, dans une âme d'Alsacien* », plus que le *Devoir présent* lui-même. Ainsi ces jeunes hommes auront-ils agi plus réellement, que l'armée Suisse dont je viens de nommer les chefs.

Bernard LAZARE.

(Entretiens politiques et littéraires)

RAVACHOL EN COUR D'ASSISES

A l'heure où ce numéro de la *La Libre Parole* sera mis en vente, les gardes de Paris astiqueront une dernière fois leur fournement, les gardiens de la paix de service pour l'affaire Ravachol casseront une croûte en l'arrosant d'un petit verre afin de se donner des forces pour la journée...

Quant au procureur général, M. de Beaurepaire, debout dès l'aube, il répètera une dernière fois ses effets devant la glace et il essaiera son tonnerre.

La partie descriptive du réquisitoire, nous disent les indiscrets, sera tout à fait remarquable et l'on y retrouvera le talent de styliste de Lucie Herpin.

On entrera dans l'intérieur paisible de nos magistrats. Ils ont acquitté Erlanger qui avait volé 300 millions. Ils ont taxé à 3,000 francs d'amende le Laveyssière du Comptoir d'Escompte qui avait présenté à ses actionnaires un bilan frauduleux. Ils ont condamné en revanche à trois mois de prison un malheureux qui, mourant de faim, avait dérobé un potiron dans un champ et l'avait dévoré à moitié cru.

Ces juges sont heureux, en prenant le café au lait du matin ils se félicitent en famille de l'intégrité qu'ils déploient dans l'exercice de leurs fonctions.

Pendant ce temps un homme levé de bonne heure se dirige vers ces immeubles tranquilles. Que veut-il? Quel est-il?

Ici une pause, puis un léger tremolo... Cet homme, c'est Ravachol.

Ce qui ne vas pas encore très bien, paraît-il, c'est l'apostrophe obligatoire. Il faut une apostrophe en effet... Le Procureur général représente la société et la société ne peut rester dans les tonalités sourdes; il faut qu'elle vibre, qu'elle vibre d'indignation.

« Ravachol, doit s'écrier le Procureur général, voilà ce que vous avez fait... Croyez que la peine suprême n'est pas trop douce encore pour de tels forfaits... Répondez... »

Il est inutile d'ajouter que, si Ravachol, en sa qualité d'illettré, ne comprenait pas que c'est là une figure de rhétorique, et voulait répondre à cet interrogatoire, il serait immédiatement réduit au silence. Le Président lui dirait, avec une de ces voix de bois particulières aux magistrats: « Vous voyez bien que c'est là un jeu purement scénique; on vous interroge, taisez-vous. »

M. Quesnay de Beaurepaire, qui a des notes un peu cavernes dans le gosier, fera bien de soigner son apostrophe. Une apostrophe bien lancée, et venant au bon moment, exerce toujours une certaine influence sur le Jury.

Le Juré, en effet, à la fin des audiences, est dans un état d'énerverment qui le rend accessible aux émotions.

Il est partagé entre des sentiments multiples; il est désolé d'avoir été appelé dans une affaire pareille, et en même temps il est content d'avoir vu ça.